

« **Prise de sang** »

Guyline Massoutre

Number 72, 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28777ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Massoutre, G. (1994). Review of [« *Prise de sang* »]. *Jeu*, (72), 180–182.



« Prise de sang »

Texte et mise en scène : Michel Monty. Assistant à la mise en scène : Marc-André Piché ; scénographie et accessoires : Catherine Granche ; costumes : Louise Desfossés ; éclairages : Manon Choinière ; musique originale : percussions : Franck-Xavier Ndakousou et Jean-François Pedneault ; guitare et percussions : Bruno Rouyère. Avec Pierre Dallaire (Sylvain Lachance), Marie-Claude Langlois (Candy), Sylvain Massé (Beef Bolduc), Vincent Mambachaka (Emerson Elanga), Franck-Xavier Ndakousou (Francky), Jean-Pierre Pérusse (Gerry Latendresse), Fabrice Pierre (Jean Paradis) et Brigitte Poupart (Sylvie Lachance). Production de Trans-Théâtre, présentée à la Salle Fred-Barry du 5 septembre au 15 octobre 1994.

Des barrières entre les cultures

rement celles de Natalie D'Anjou, à la fois sensible et mordante, et de Tony Conte, qui offre une solide prestation pour un jeune comédien ; Lorraine Côté apparaît, pour sa part, comme une actrice en pleine possession de ses moyens, qui a le don d'émouvoir et de faire rire avec la même intensité, absolue. En bref, cette pièce se démarque radicalement des créations passées du Niveau Parking, notamment du très visuel et physique *Bureautopsie*, par un retour à l'émotion intense et au réalisme ; la dimension imaginaire — toujours privilégiée par cette troupe — demeure toutefois trop hésitante pour provoquer un effet enlevant. Resserrée, cette création, inégale, gagnerait peut-être en force d'évocation et de réflexion.

Marie-Christine Lesage

Michel Monty et sa compagnie Trans-Théâtre étaient fort attendus à la Salle Fred-Barry de la N.C.T., après *Accident de parcours*, première pièce remarquée — sorte d'électrochoc prometteur — de l'an dernier. *Prise de sang* renchérit sur l'exploration des mondes *underground*, observés dans les alentours mêmes de ce lieu théâtral, comme s'il pouvait exorciser des scènes, trop crues pour être crédibles, de la vie quotidienne. Il règne autour de ce beau théâtre l'ambiance délirante d'un quartier excentré, pauvre, négligé, voire décrépi. Comme un peu autrefois à Saint-Henri. Ses habitués semblent y rôder plus qu'y vivre, et ce théâtre de quartier n'occupe plus depuis longtemps une telle fonction. La pièce de Michel Monty a le mérite d'investir ce lieu avec une faune urbaine qui ne se tiendra sans doute jamais hélas !, dans ses murs, en position de spectateur. Loin des lieux de culture, ce réservoir social offre un potentiel imaginaire à la fois méconnu et actuel.

Les jumeaux Lachance (Brigitte Poupart et Pierre Dallaire), âgés de seize ans, font respectivement la rencontre de Beef Bolduc (Sylvain Massé), un jeune *skinhead* aux pensées et aux gestes racistes, criminels et meurtriers, et d'Emerson Elanga (Vincent Mambachaka), un poète africain qui a abouti au Québec après une longue route d'immigration. Un chef de bande (Fabrice Pierre) — meneur d'un groupe d'extrême droite international, d'une secte... ou simple exalté ? — vient éveiller la haine et attiser les préjugés des jeunes ignorants inactifs, dévoyés et en mal de prouesses. Le chemin de la terreur croise celui du voyageur, décidé à poser ici son errance ; cependant, l'aveuglement raciste ne lui donnera pas de répit. En effet, la manipulation et l'autorité ont bientôt raison du naïf Lachance, qui décide de faire ses preuves en servant d'homme de main à Beef.

Pendant ce temps, la jumelle rêve de découvrir la culture africaine de son nouvel ami ; le recueil de sa poésie qu'Emerson Elanga lui offre pour son anniversaire

passé pour subversif dans ce milieu borné. Illustration caricaturale de l'aculturation : un couple de voisins (Jean-Pierre Pérusse et Marie-Claude Langlois) campent de façon réaliste, mais artificielle dans l'histoire, les rêves américains les plus ordinaires, tels que les suscite une culture télévisuelle et populaire de la pire espèce.

Impuissant à satisfaire les ordres de son héros, Sylvain Lachance sera la victime de sa chasse à l'homme : il se tue. Mais avant ce dénouement tragique, qui exempte le garçon de toute responsabilité sociale, nous assistons à la montée fanatique de l'intolérance, galvanisée par des harangues néonazies qui placent les spectateurs dans la désagréable position d'une communauté cynique et blasée.

Ce sujet a de quoi déranger : l'exposé des « arguments » racistes — une pensée ? c'est trop dire — arrache un sentiment d'exaspération à qui sait déjà à quoi s'en tenir à propos des exactions récurrentes auxquelles ils mènent. Le citoyen ordinaire n'est-il pas honteux de ces accès de



Photo : Manon Choinière.

rage aux slogans racistes qui, comme des cloques purulentes, entachent parfois certaines villes ? Y a-t-il lieu de présenter quelques agitateurs de la pègre comme de véritables héros de l'actualité ? Cette marginalité délinquante, liée à des milieux très défavorisés, semble sortir d'un autre temps ; nul doute qu'elle nécessite une inlassable attention — Michel Monty ne l'avait-il pas mieux saisie dans le couple dramatique de Phil et Sara dans sa première pièce ? —, mais faire du plan de leur pensée un lieu significatif impose au spectateur la contemplation d'une laideur et d'une violence non motivées.

Cependant, Michel Monty a réussi, avec le jeu très convaincant de Sylvain Massé, à créer un personnage à la fois crédible, repoussant et attachant ; en cela, il appartient à la génération montante des nouveaux auteurs. Fabrice Pierre, avec l'utilisation marquée de certains stéréotypes attachés aux Français, campait un personnage moins intéressant, plus inégal dans son portrait, très antipathique, d'une théâtralité affectée qui détonnait un peu au milieu du jeu plus naturel et de l'allure désinvolte du reste de la distribution. Il communiquait cependant une touche de cet ailleurs qui était évoqué par les contes poétiques de Vincent Mambachaka, acteur, metteur en scène et auteur centrafricain, soutenu par les percussions de Franck-Xavier Ndakousou, danseur et percussionniste du Ballet National Centrafricain. On ne pénètre toutefois jamais dans cet univers autre.

Il faut assurément souligner l'entreprise multiculturelle, avec la participation à la dramaturgie de Michel Belletante, jeune metteur en scène français dont on aura pu voir cet automne le *Don Juan* de Brecht à la N.C.T. ; et noter aussi la participation des Centrafricains — rendue possible

grâce à des politiques d'échanges culturels —, qui a permis à plusieurs membres de la troupe Trans-Théâtre de découvrir l'art de la tradition orale et de la musique de ce pays du continent africain. Un peu de l'esprit du Festival des francophonies de Limoges semblait planer sur cette entreprise qui, toutefois, a privilégié la confrontation et l'isolement des cultures plutôt que les réalités de l'intégration.

Mais il faut regretter en même temps que l'orientation du travail d'écriture et du jeu ait surtout porté sur nos petits personnages peu recommandables du quartier. Voulons-nous vraiment les connaître, même si on nous les présente humains sous leur jour le plus fragile — ne fallait-il pas s'y attendre ? Il manque à ce travail une dimension de théâtralité supplémentaire, capable de sortir ces personnages de la ruelle pour les projeter dans l'art, avec ce que cela suppose de stylisation, de symbolisation et d'intégration à ce monde autre des conventions. Faute de cela, les propos ne dépassent pas les clichés ni les chemins sans issue, devant lesquels l'acteur de théâtre se sent agacé. Les autres personnages sont restés en marge, insuffisamment reliés et trop effacés sous des évidences qui ne leur ont pas permis de prendre vie.

Si Michel Monty et sa troupe voulaient affirmer leur dégoût de l'intolérance meurtrière, c'est gagné. Mais le manichéisme de la pièce, soutenu par une virulence excessive dans le jeu et dans les propos, devrait déboucher sur une théâtralité que l'on attend encore.

Guylaine Massoutre